

Séance plénière du 18/10/2021

J. Lacan, *L'Angoisse*, Leçon XVI (27 Mars 1963)

Transcription : Aline ROTHERMANN,
Jean-Pierre FEIFER

Relecture 1 :
Serge PERRAUDIN

Relecture 2 :
Christine ROBERT

Stéphane Thibierge

Là, nous avons un moment de scansion très important sur cette question du rapport de l'homme et de la femme à ce qu'on peut appeler le grand Autre, et au désir — et par conséquent à l'objet *a* et aussi à la castration....

Lacan distingue dans le rituel et les modalités de la circoncision quelque chose qui va donc bien au-delà de quelque chose d'ordre ethnologique, ethnographique, etc., mais qui rencontre la structure-même de ce dont il s'agit pour l'animal parlant, dans son rapport au langage et au désir, à savoir une coupure initiale, une coupure d'abord (c'est-à-dire de prime abord) que la circoncision nous manifeste — il y reviendra, il en a déjà parlé dans *L'Angoisse* —, et dont l'origine très ancienne témoigne la dimension structurale, vraiment fondamentale, de cette pratique....

[A propos de] l'article de Lucy Tower Il a déjà souligné que les femmes sont plus à l'aise dans le maniement du contre-transfert que leurs collègues analystes hommes. Pourquoi ? Parce qu'elles ont une plus grande liberté par rapport au désir. Pourquoi ? Je vous rappelle ce que Lacan dit dans la leçon XV : c'est qu'une femme, c'est aussi pour cela qu'elles sont facilement plus angoissées, a rapport directement au désir de l'Autre. Alors qu'un homme a un rapport aussi au désir de l'Autre, mais pas directement : il est en quelque sorte tamponné pour lui par le fait que dans ce rapport au désir de l'Autre va venir se manifester et s'inscrire la fonction de l'objet *a*.

Lucie Tower a su repérer le désir de son patient, c'est-à-dire là où il était engagé d'une façon authentique — plus authentique qu'il ne l'avait laissé croire —, c'est-à-dire là où il était engagé en tant qu'homme vis-à-vis de sa femme, il tenait quelque chose, là, de son désir... En réponse au fait qu'elle avait trouvé son désir à lui, qu'elle l'avait remis au diapason de son désir, en réponse à ça le patient ne cessait de lui adresser des demandes qui visaient l'objet en elle. Il répondait à cette remarque de son désir par l'analyste, par le fait de rechercher le *a* (l'objet cause de son désir) du côté de l'analyste... Mais elle sait qu'il n'y a rien à trouver de son côté. L'objet de la recherche de cet homme, l'objet de la recherche de ce mâle, dit Lacan, ne concerne que lui. Ça ne concerne que lui : il est aux prises avec son propre petit tourniquet de la castration masculine ; c'est-à-dire qu'il est aux prises avec le $-\phi$ [moins phi], et avec ce que ce $-\phi$ va essayer de tamponner du côté du désir de l'Autre au moyen de l'objet *a*. Mais c'est une affaire

d'homme. Et Lucie Tower se trouve dans le juste en se sentant si facilement désengagée, — pas désengagée, mais non concernée — sur le plan fondamental de la relation transférentielle. ... [Lacan] nous le dit ici de façon très claire : dans son rapport au désir de l'Autre, l'homme ordinairement n'a affaire qu'au dispositif de sa propre castration, et pas du tout à l'Autre comme tel....

Lacan remarque aussi ce point très justement souligné par Lucie Tower : le patient doit réaliser (et il va le réaliser dans sa cure) qu'il n'a rien à trouver de son côté à elle — autrement dit il n'a pas à trouver ce petit *a* qui serait dans le vase féminin, parce qu'il dira cela dans la suite de la leçon, et il doit faire le deuil de ça. ... A la page 312 Lacan fait bien entendre qu'on va arriver là, une fois le deuil fait de cet objet qui pourrait être trouvé dans l'Autre, on va entrer dans la comédie œdipienne. Lacan marque ce passage d'une note un peu comique pour que nous entendions que ce n'est pas tout à fait le dernier mot de l'affaire, le fait d'identifier le désir et la loi en rapport avec la comédie que décrit Lacan, c'est-à-dire le rôle interdictif du papa ou supposé tel, cette sorte de dispositif. Il dit que c'est le désir dans...la normativisation du désir ; mais il ne dit pas que c'est le dernier mot du désir, bien loin de là. Et c'est pour ça — je me permets de vous en faire la proposition — qu'il va parler à un moment donné dans la leçon de cette « ridicule dénomination de perversion » en montrant que le sujet pervers est quelqu'un qui s'insurge, justement, contre les formes trop normativées du désir.....

La femme — enfin une femme, la femme généralement — du fait de son rapport à la castration, la femme n'a aucune peine, dit-il, et jusqu'à un certain point aucun risque à rechercher ce qu'il en est du désir de l'homme.... Ce n'est pas son affaire dans la mesure justement où ce qui va être son affaire, ça va être éventuellement la façon dont ce désir de l'homme va se tamponner d'un objet qui va être recherché chez elle, ça oui ; mais le désir de l'homme comme tel, elle n'en est pas autrement affectée, ou en tous cas ça ne la compromet pas particulièrement. Elle peut s'y intéresser, mais elle ne risque pas grand-chose dans l'affaire..... Ça laisse donc de côté les effets sur l'*adolescensula*, sur cette petite fille, sur cette jeune fille, de bien des choses, à commencer par l'exhibitionniste et, derrière, la scène primitive. Il ne dit pas que le désir d'un homme pour cette jeune fille ne va laisser aucune trace du tout ; il dit qu'en tant que désir, il ne laisse aucune trace. Il va laisser éventuellement des traces à partir de l'objet, qu'il va éventuellement vouloir rechercher chez cette petite fille ; mais pas à partir du désir lui-même

Ce que nous dit Lacan, c'est que si on lit Freud correctement, on ne peut pas ne pas remarquer que le rapport de la femme à cet objet *a*, cet objet manquant, ce n'est pas de la même manière que chez l'homme — chez l'homme c'est à partir du $-\phi$, c'est-à-dire à partir de sa castration, à partir de ce qu'il *n'est pas*. Il n'est pas, parce que le petit garçon découvre très vite, et Lacan le dit, que son petit robinet, par rapport à ce qui est attendu, ce n'est pas ça. Donc le petit garçon

part d'un « n'être pas » l'objet en cause...

Au départ, ce qui constitue pour la femme l'objet de son désir, c'est ce qu'elle n'a pas. C'est ça qui va constituer l'objet de son désir, sur le mode — qu'on entend bien dans les cures — d'une demande radicale, à partir d'une demande radicale à la mère. C'est à partir de cette considération qu'on peut situer correctement ce qu'il en est du *Penisneid*. Sinon on se trompe complètement. Ce n'est pas tout à fait le *Penisneid* qui est en jeu dans cette demande, c'est l'objet, l'objet en tant que la petite fille perçoit d'une certaine manière que la mère est en position par rapport à elle plus favorable, et que c'est d'elle qu'elle l'attend...

Donc il y en a un qui est éberlué, et qui est bien plus conscient que le petit robinet dont il peut faire état ce n'est pas du tout ce qui est attendu car ça n'a rien à voir avec ce que peut mettre en jeu papa. Tandis que la petite fille, elle, manifeste par ce geste [de la main sur la jonction entre les jambes et le ventre] quelque chose de l'ordre de la coupure....

Don Juan, lui, le passage par où passe le petit garçon, de réaliser qu'il n'est pas ce qu'il faut, il n'a pas ce qu'il faut, comparable à Papa... Don Juan l'a d'abord, dit Lacan, c'est-à-dire de prime abord, d'emblée. Il l'a et il ne le perdra avec aucune femme, c'est-à-dire qu'il l'a toujours ; et il dit que c'est pour ça que c'est un fantasme féminin, parce que c'est le fantasme d'un homme : il y en a un qui l'a d'abord, cet objet, ce qui est évidemment, vu l'expérience, une méconnaissance évidente de la réalité, parce qu'il n'a pas d'homme comme ça ...

Flavia Goian : Est-ce qu'on peut dire que ce fantasme féminin est celui d'un homme qui serait non castré ? ...

Stéphane Thibierge : Non, je ne pense pas qu'on puisse dire que ce soit un homme non castré : c'est un homme qui a un rapport féminin à la castration. Ce n'est pas la même chose que d'être non castré. C'est un homme fantasmé : on ne peut pas dire qu'il soit non castré parce que ce n'est pas une espèce de père tout puissant. D'ailleurs l'opéra de Mozart et le livret de Da Ponte le montrent bien ...

FG : Mais qu'est-ce qu'il a, parce que vous dites que ce que les hommes n'ont pas, il l'a d'emblée ? Ça ne pourrait être qu'un phallus imaginaire, quelque chose qui échappe à la castration ? ...

ST : Oui, il a d'emblée un objet qui échappe au $-\phi$; on peut le dire comme ça, tout à fait.

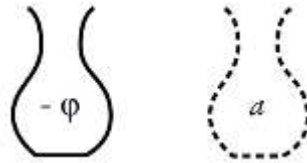
Très tôt--dès le séminaire sur *Les psychoses* il y a tout un chapitre là-dessus-- Lacan montre que la dialectique œdipienne s'effectue à un niveau symbolique ... Ce plus et ce moins imaginaires vont entrer dans une dialectique qui suppose que les deux termes sont néantisés par le symbole... et que c'est cette dialectique symbolique qui va permettre au garçon comme à la fille

d'entrer dans toute la complexité du rapport à l'Autre. Mais pour ça, il faut bien prendre en compte les trois étages : il y a l'étage réel, qui est l'étage de l'anatomie. Dans l'anatomie, comme ça a été souvent souligné par Lacan, une femme ne manque de rien. Dans le réel une femme ne manque de rien : un corps féminin ne manque pas plus qu'un corps masculin. C'est dans l'imaginaire que les choses vont prendre cet aspect de présentation imaginaire de la faille, et c'est dans le travail symbolique sur cet imaginaire que cette faille va être située dans sa note correcte, comme étant la faille dans l'Autre — pas comme étant la faille dans le corps féminin. Vous voyez que si on n'articule pas les trois niveaux, surtout si on laisse celui-là de côté, on n'a aucune chance de s'en sortir. ...La difficulté avec la demande féminine à l'endroit de la mère, c'est que c'est une demande qui s'effectue surtout dans les registres imaginaires et réels. C'est une demande qui du mal à venir se dialectiser au niveau symbolique : c'est l'enjeu de beaucoup de cures avec des femmes que de pouvoir les faire décoller de cette prégnance de la demande à la mère....

Ce qui intéresse une femme dans l'hommage que lui rend le désir masculin ce n'est pas tellement l'objet dont il s'agit. Parce que cet objet — on l'a vu avec Lucie Tower, on l'a déjà vu à plusieurs reprises depuis le début de la leçon —, cet objet, elle n'en est pas autrement concernée ou affectée. Ce qui l'intéresse c'est que cet objet, quel qu'il soit, soit de son appartenance à elle. Ça c'est tout à fait capital. C'est-à-dire qu'un homme n'aille pas se perdre, perdre aussi cet objet avec une autre ...

Ensuite il y a une remarque formidable sur la manière dont cet objet, du côté homme, va venir pouvoir intéresser une femme dans la mesure où elle va pouvoir, à la faveur d'un fantasme — d'un autre fantasme, pas celui de Don Juan — prélever l'objet *a* sur le corps d'un homme... Elle le trouve *ready-made*, et il ajoute : pour ça, il faut qu'elle ait un certain estomac ! ... Donc il y a cette série : Thérèse d'Avila, les amoureuses de prêtres, ça renvoie à toute une clinique absolument passionnante à laquelle je vous invite à vous reporter. Et puis l'érotomane ! Lacan dit d'une façon assez drôle : pas besoin que le travail pour elle soit préparé, elle le fait elle-même. Elle va fabriquer elle-même tout le dispositif qui va désigner ce fameux objet *a* à sa prise éventuelle....

[Dans] L'homosexualité, on joue à « qui perd gagne ». C'est-à-dire que l'homosexuel va être quelqu'un qui va justement récupérer, revaloriser, ce qui est en quelque sorte rendu « $-\phi$ » par la castration. Lui, il attrape le $-\phi$ en le faisant ressortir par un autre côté — d'une scène, en général, d'une scène qu'on ne manque pas, en général, de trouver chez les sujets pervers ou homosexuels —, une petite scène par où, c'est le cas de le dire, le petit oiseau immanquablement, va ressortir....



$-\phi$ c'est la castration primordiale, c'est la castration qui entérine chez un être parlant, et plus, comme j'ai essayé de vous le faire remarquer d'une façon plus, plus décelable et plus typique chez un homme que chez une femme, $-\phi$ c'est donc la manière dont cet objet phallique, disons, pour le petit sujet n'est pas néantisé mais est mis hors fonction. De telle sorte que l'enfant puisse connaître que cet instrument est celui du désir mais qu'il puisse connaître aussi qu'il n'en dispose pas et qu'il doit le retirer de son fonctionnement ordinaire. Et alors, ce que dit Lacan, c'est que si je mets l'objet a dans un autre vase — on peut tout à fait le distinguer, puisque dans la leçon, Lacan distingue la dimension du $-\phi$ pour l'homme et puis la dimension du petit a —, l'image spéculaire ne peut se produire qu'à partir du moment où, ce petit a , va venir prendre effet sur le fond de la première castration primordiale. Et là, quand l'objet a vient, ça détermine deux choses : une première chose capitale, vraiment très importante que je ne peux pas vous démontrer parce qu'on n'a pas le temps et puis parce que ce serait assez long, c'est que $i'(a)$, l'image spéculaire, l'image du miroir ne tient que parce que le a qui est ici tombe, chute. C'est le résultat de cette chute qui fait tenir l'image. C'est pour ça qu'à un moment donné Lacan parle du vase, le vase du fait de l'apparition de l'objet a , du fait de la position de l'objet a dans la même structure que celle qui articule le $-\phi$: c'est ça qui est en question dans l'image spéculaire. Et le jeu des deux va produire le fait que l'on n'aura pas affaire à un vase simple, mais à un vase qui intègre la dimension du désir de l'Autre, c'est-à-dire qui intègre l'objet a , comme ce qui rend impossible qu'on ait affaire à un vase en quelque sorte mono-orificiel : il faut forcément qu'il y ait l'interpénétration, en quelque sorte, du a de part et d'autre du vase. Là, nous ne sommes plus dans une localisation spatiale tenable. Et c'est là que surgit l'angoisse, c'est là que surgit l'angoisse nécessairement. Et cliniquement nous l'observons, c'est-à-dire que l'image spéculaire ne tient qu'à la condition que l'objet a soit tombé ou soit refoulé ; mais à ce moment-là, *quid* du désir ? Le désir n'est pas au rendez-vous ; pour qu'il soit au rendez-vous il faut que quelque chose de l'objet a vienne contaminer cette image : c'est alors que l'angoisse surgit....

(Page 320), ça éclaire notre lanterne : « il est évident que pour être complet dans mon image, il faut que je souligne que ce n'est pas le phénomène du transvasement qui est essentiel ; c'est le phénomène auquel je viens de faire allusion de la transfiguration du vase ». C'est-à-dire que ce vase-là, le vase qui est à gauche devienne angoissant. Pourquoi ? Le vase dans lequel vous avez à la fois le $-\phi$ et à la fois le petit a refoulé — mais refoulé pas complètement puisqu'il est quand même dans le vase : « parce que ce qui vient à demi remplir le creux de la castration originelle, le $-\phi$, c'est ce a en tant qu'il vient d'ailleurs, qu'il n'est supporté, constitué que par

l'intermédiaire du désir de l'Autre. » Et quand nous en sommes là, nous ne pouvons plus raisonner dans la référence au vase dans son unité de vase : on est obligé de supposer un vase qui soit à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Et ça, la seule façon de le faire, c'est avec ce petit circuit qui a l'air très difficile à comprendre intuitivement, mais qui ne l'est que si vous réfléchissez [au fait] que vous n'avez aucun moyen de rendre compte de l'angoisse si vous n'imaginez pas ce vide, ce pot, ce vase traversé par quelque chose de l'ordre du désir de l'Autre.... Alors là il y a quelque chose que Lacan, topologiquement, ne peut pas représenter autrement qu'en faisant non pas un bord simple, mais un bord qui va rentrer dans lui-même ; de sorte que l'extérieur soit en communication avec l'intérieur, et que vous ne puissiez plus — et ça cliniquement on l'observe — vous asseoir en quelque sorte dans votre image. Et c'est vrai qu'on voit bien que les gens qui sont les plus stables dans leur image sont les plus défensifs par rapport à toute forme de désir ; et les gens qui au contraire essaient de faire une place au désir, eh bien forcément le narcissisme de l'image en pâtit — il ne peut pas en être autrement, et ça comporte de l'angoisse.

Choix des extraits : Christine Robert